

## THÉRIAULT – UN SELF-MADE-MAN ET LE GRAND NORD

Dana PUIU

Universitatea Tehnică din Cluj- Napoca,  
Centrul Universitar Nord din Baia Mare

### *Abstract*

Therianult's work about 40 novels and short stories was rewarded with the Molson Prize (1971) and Athanase-David Prize (1979). Yves Therianult is a mythical character swigging between the reality and the legend of his own mystified autobiography. As he became a self-made man he adopted the school of life. He passionately embraced jobs, working hard till exhaustion. He was a salesman, a journalist, a radio reporter, an advertiser, a script writer, for the National Office a Film Radio Canada.

His stubborn will to earn his existence by working, explains the fact he embraced such genres as literatures for children, short stories, detective novels, radio plays. His characters, instinctual human beings a torn by contradictory patience in there struggle with the unforgiving Nature of the Canadian North. In his about 30 novels he stages solitary characters and marginal Indians Métis, Jews who are in conflict with the social order. As a talented story-teller, Thériault tries to explore also the human subconscious.

**KEY WORDS:** *Therianult, inuk, self made man, reality school*

«J'écris pour tout le monde.»

Yves Thériault se situe entre la réalité et la légende. Il a si bien brouillé lui-même les pistes de sa propre autobiographie qu'il en est venu à inventer son propre personnage, à coloration mythique.

Né à Québec le 28 novembre 1915, Yves Thériault a vécu pendant la crise. Ses origines modestes (Son père était menuisier mais il a quelquefois occupé d'autres genres d'emplois, au hasard des nécessités économiques.

Sa mère, Aurore Nadeau, fille d'un prospecteur de mines relativement aisé, s'est sentie toute sa vie frustrée par le déclassement dû à son mariage – une famille donc où les relations étaient sans cesse tendues.) le déterminent à interrompre ses études à l'âge de 15 ans et à refuser de prendre position et d'adopter l'idéal maternel ou paternel. C'est la marginalité qu'il choisit. Mais pour ce qui est des origines, il se plaît à valoriser et magnifier la filiation indienne qui lui vient de son père et que sa mère voulait ignorer. Il devient un autodidacte et adopte l'école de la réalité. Il exercera divers

métiers, notamment ceux de journaliste, annonceur à la radio, publicitaire et scripteur à l'Office national du film et à Radio-Canada.

Les aspirations de Thériault adolescent étaient bien différentes de celles des écrivains de sa génération qui s'étaient regroupé autour de la revue *Relève* (Robert Charbonneau, Robert Élie, Roger Duhamel) et qui avaient un statut social tout à fait différent de celui de Thériault.

L'adolescent Thériault rêvait confusément de posséder une ferme, d'être fier-à-bras dans un club de nuit ou de se tailler une carrière dans les sports. Le seul objectif qui le motive à ses débuts était de gagner sa vie; et dans les années '40, la littérature n'avait guère la réputation de nourrir son homme.

C'est donc, par un concours de circonstances que Thériault en est venu à l'écriture. En 1940, alors qu'il travaille au poste CKCH de Hull et qu'il est déjà familier avec la plupart des techniques de la radio, de la traduction du bulletin de nouvelles à la réalisation d'une émission, il s'essaie à la rédaction d'une série de sketches afin de compléter son apprentissage. Les contraintes techniques de ce médium qu'il connaît bien l'obligent à adopter ce qu'il appelle un «style radiophonique», caractérisé par la primauté du dialogue sur la narration, l'utilisation des sons, des phrases courtes et percutantes, d'un texte solidement structuré.

Ses débuts littéraires remontent aux années '40, quand Jean-Charley Harvey publie les premiers contes de cet admirateur de Ramuz dans le quotidien *Le Jour*. Habile conteur, il surmontera son handicap linguistique. Il s'est initié aux mystères de la syntaxe avec l'aide de sa femme Michelle, et a lu frénétiquement des auteurs français, Mauriac en particulier, pour apprendre de quelle façon on structure un roman.

La création de textes pour la radio devient alors – et pendant toute sa carrière – une planche de salut, une solution de rechange lorsque les problèmes financiers deviennent pressants. Ces mêmes contraintes matérielles l'amènent à adopter le principe du double emplois pour ses textes. C'est ainsi que plusieurs des nouvelles qu'il publie dans les journaux sont présentées également sur les ondes. Certains de ses romans sont tirés des textes radiophoniques tandis que d'autres sont adaptés ou lus ultérieurement sur les ondes d'un des nombreux postes où il a travaillé. La volonté de gagner sa vie par l'écriture explique aussi les nombreuses tentatives que fera Thériault dans différents secteurs littéraires: littérature pour enfants, short-stories, romans à dix sous, théâtre radiophonique.

Le manque de formation institutionnelle, de même que la nécessité matérielle l'ont contraint, à ses débuts, à adopter le conte comme genre littéraire et en même temps cela a accentué son attitude de défi face au milieu littéraire. En effet, ses problèmes d'écriture, que la critique n'a pas manqué de lui rappeler, ont sans cesse mis Thériault dans la position de quelqu'un qui a quelque chose à prouver. À mesure que sa carrière progresse, les difficultés de Thériault face à l'écriture se résorbent et il

réussit à gagner sa vie et à être reconnu, sinon par l'institution, du moins par le public. Avec une simplicité déconcertante, il avouera ce besoin d'être bien récepté: «Tout écrivain est un acteur, un conteur, un gars qui a besoin d'applaudissements. Je l'ai déjà écrit, je suis aussi un cabotin, quelqu'un qui veut épater le citoyen.»

Fait extrêmement rare dans le Québec d'alors, Thériault devient immédiatement un écrivain professionnel, auteur de centaines de textes radiophoniques, de contes, de nouvelles, destinés à des revues et à des journaux et de romans populaires à quelques sous. Mais il sera aussi, l'un des romanciers importants des lettres québécoises.

Et, c'est un fait, Thériault y gagne son pain, puisque non seulement ses contes sont publiés dans *Le Jour*, mais quatre ans plus tard ils sont réunis et paraissent aux éditions de *L'Arbre* sous le titre *Contes pour un homme seul*. Comme Thériault n'était pas un familier du milieu littéraire de l'époque, l'initiative ne vient pas de lui, mais bien des directeurs de *l'Arbre*, Robert Charbonneau et Claude Hurtubise qui, intrigués par ces histoires insolites, ont recherché leur auteur et lui ont proposé de les publier.

Les *Contes pour un homme seul* (1944) sont elliptiques, troublants, entre Maupassant, Giono et Ramuz. Le temps anhistorique, l'espace mythique et concret, l'atmosphère, le style à la fois fruste et précieux, entre l'oral et l'écrit, se retrouvent ensuite dans les romans et le théâtre des années '50.

Thériault passera ensuite simplement du théâtre radiophonique au théâtre pour la scène. C'est avec la pièce *Le Marcheur* (1950), drame paysan où l'absence-présence du père pèse lourdement, le roman *La fille laide* (1950) où s'opposent la montagne et la plaine et *Le Dompteur d'ours* (1951), à la composition concentrique, que Thériault a pu enfin prétendre au statut d'écrivain et à une certaine reconnaissance du milieu littéraire.

Mais l'écrivain s'est véritablement imposé auprès du public en 1958, avec *Agaguk*, roman traduit en 20 langues. Son oeuvre sera couronnée par le prix David en 1979.

Dans un petit restaurant populaire, deux heures avant de recevoir le prix pour l'ensemble de son oeuvre, il racontait sa vie, en souriant, au grand journaliste du *Devoir*, Jean Royer, résumant son labeur affolant mesuré au chronomètre, son entêtement de vivre de sa plume, la joie du succès, mais aussi sa victoire sur le Temps – le bonheur de la liberté regagnée:

*«Si je n'avais pas eu Agaguk, je n'aurais pas pu vivre de ma plume. Pourtant j'ai de bons tirages, un certain public fidèle et six ou sept livres étudiés dans les écoles. Mais de là, à vivre de sa littérature, ce n'est pas vrai. Il m'a fallu faire de la radio, écrire pour les petits journaux quatre articles par soir! Gagner ta vie avec ta plume, cela veut dire travailler comme un chien. Ce n'est pas une question de milliers mais de millions de mots! Et le temps que j'ai fait des petits*

*romans à dix sous, j'ai appris mon métier. J'ai appris la vitesse d'écrire: 12 pages à l'heure! (...) Mais vraiment, je ne le dis pas à cause du prix David – si c'était à refaire, je referais absolument la même chose. Oé est-ce que tu vas retrouver la liberté que ça te donne d'écrire? Liberté d'action, liberté de pouvoir travailler quand tu veux, oé tu veux. Cela m'a demandé des sacrifices – consentis mais volontaires. Il fallait accepter la situation, avec des hauts et des bas, avec des étés à travailler au lieu d'aller en vacances. Mais écrire, cela voulait dire aussi la liberté.» (Le Devoir, samedi 20 octobre, 1979)*

C'est l'image d'un marginal séduisant auquel ni l'institution, ni la masse n'ont pu résister. Les mille métiers, mille misères, sa pratique de la littérature longtemps en marge de l'institution, sa nature d'homme de défis, son entêtement de tenter de gagner sa vie à écrire, postures auxquelles il a ajouté le mythe de l'aventurier, du boxeur, de l'aviateur et du trappeur l'ont rendu célèbre. Les lecteurs ont accepté ses distorsions biographiques qui ont apporté une certaine créance à son oeuvre tout en la prolongeant. C'est en fait la plus lue, la plus traduite et la plus rééditée du Québec.

L'intrigue de ses romans se déroule souvent dans divers endroits du Canada et présente une palette de personnages d'un riche chromatisme ethnique. Il fait, par lignes brisées et en spirale le tour du Québec: du ghetto montréalais à l'Ungava, au Labrador, du golfe et de la Côte-Nord à la mer gaspésienne, des Prairies aux forêts, à la toundra.

Son roman *Aaron* (1954) analyse le traditionnalisme religieux de la société judaïque. Un patriarche et son petit-fils, le rituel juif et la liberté profane, s'affrontent dans ce roman. La femme y est un facteur d'émancipation et de progrès, tout comme dans *Agaguk* (1958). *Agaguk* et plus tard *Agoak* traiteront de la mentalité Inuit. *Ashini* (1960) récompensé du Prix littéraire du Gouverneur général se penche sur les problèmes des Indiens. Le cycle indien opposait non plus les traditionnalistes aux néo-primitifs, mais les colonisateurs blancs hypocrites et décadents, aux hommes naturels. Le pêcheur breton de la *Passe-au-crachin* (1972) est le premier Blanc à être accepté comme un frère par l'Amérindien.

Réquisitoires contre toute forme d'aliénation, ses romans constituent des pladoyers ardents pour une joie païenne de vivre, pour un hédonisme des instincts. Une mosaïque multiculturelle, une oeuvre multiple à la fois violente et douce, axée sur la compréhension de la vie et du destin de l'homme.

Au long d'une trentaine de romans Yves Thériault a mis en scène des personnages solitaires ou marginaux (Indiens, Métis, Juifs etc.) en les plaçant dans des milieux en porte-à-faux par rapport à l'ordre social dominant. Il a puisé ses sources notamment à l'imaginaire nordique. Ses

héros sont des êtres d'instinct, souvent déchirés par des passions contraires et désireux de se mesurer aux forces de la nature, dans une quête de l'absolu. Yves Thériault est plus qu'un habile conteur. Ses récits sondent parfois l'irrationnel en l'homme. Tout en célébrant les valeurs élémentaires de l'homme lié presque embryonnairement à la nature, il porte sur la société, qui ne fait qu'altérer l'humain, un regard critique.

En 1958, *Agaguk* est édité simultanément à Québec (Institut littéraire du Québec) et à Paris (Grasset). Dans *Textes et documents*, Thériault lui-même affirme n'avoir consacré que deux semaines à sa rédaction. Depuis longtemps, sa documentation était complétée et ses personnages choisis. *Agaguk* est un roman du Nord et a contribué à faire reconnaître, aussi bien aux Canadiens qu'aux Européens, un milieu géographique et culturel plus ou moins ignoré d'eux. Ce roman présente donc un intérêt documentaire important.

C'est le premier roman de sa trilogie esquimaude suivi par *Tayaout, fils d'Agaguk* et six ans plus tard par *Agoak: l'héritage d'Agaguk*.

Quant aux affinités électives de Thériault même, il avouera plus tard à Jean Royer qu'*Agaguk* n'était pas son roman préféré:

*«Parmi mes livres, ceux que je préfère sont Aaron, Le dernier havre et moi, Pierre Huneau. Ce sont des livres de tendresse. Aaron, je l'aime aussi pour des raisons techniques. J'ai réussi à créer une atmosphère moralement étrangère à un occidental blanc américain et catholique de naissance. Ce roman n'a pas encore démarré: L'antisémitisme existe! Un critique d'Ottawa qui avait descendu Aaron à sa parution, m'a même avoué par la suite qu'il ne pouvait pas tolérer les Juifs!»*  
(*Le Devoir*, samedi 20 octobre par Jean Royer)

*Agaguk* situe son action dans la tondre arctique. C'est l'histoire d'un Esquimau qui abandonne sa tribu pour fonder à l'écart, dans l'isolement de la Terre promise du Grand Nord, une famille nouvelle, microsociété et microcosme. Thériault peint une humanité débarrassée du rationalisme des Blancs. La révolte d'Agaguk, l'Indien esquimau contre l'exploitation des trafiquants déclenche une longue enquête policière qui s'ensuit au-delà de son isolement avec la femme qu'il a choisie, Iriook. Mais elle prend peu à peu un ascendant sur lui. Iriook profite de ce nouveau rapport de forces pour plaider la vie de sa fille à naître. Dans ce pays du froid, la survie du groupe exige l'élimination des bouches soi-disant inutiles à nourrir. Agaguk, après un combat intérieur, accepte les arguments de sa femme, consent à garder la fille et il en sera merveilleusement récompensé.

Apparenté au roman d'éducation, ce roman montre l'évolution du héros vers les valeurs humanistes, reconsidérant le statut de la femme, triomphant de la tradition esquimaude et des préjugés de sa communauté. Le roman se

développe sur plusieurs plans presque autonomes: intrigue policière, roman de moeurs esquimaudes, poème d'amour. Le critique Renald Bérubé fait remarquer dans *Livres et auteurs québécois*, 1972 que dans l'oeuvre de Thériault, la parole est souvent associée à la femme: «L'équation femme-parole-tendresse-civilisation s'oppose à l'équation homme-silence-primitivisme.» (71)

Dans *Agaguk* l'évolution sexuelle du couple se fait à partir du moment où la voix de la femme est acceptée. Cela est obtenu au prix d'une lutte menée sans merci contre «l'attavisme millénaire» qui consacrait la supériorité de l'homme sur la femme. *Agaguk* est en effet un des rares romans québécois où la sexualité se voit accorder la place qui lui revient. Le roman, qui est d'abord l'histoire d'Agaguk, devient donc, peu à peu l'histoire d'Iriook. Transition pénible dans laquelle Agaguk doit lutter contre son orgueil et contre tout ce que la tradition avait implanté dans les palimpsestes de son cerveau:

*«Après l'accident, la femme s'était de nouveau révélée à lui. Auparavant elle avait été la femelle précieuse, dépendant de lui, mais à laquelle il tenait autant qu'il pouvait tenir à son fusil, à ses pièges, aux balles, au poêle de métal, à la lampe pendue dans l'igloo.*

*Quand l'accident se produisit, qu'Iriook prit de lui un soin patient, quand elle chassa pour lui, écorcha et dépeça, quand il la vit angoissée, dévouée, attentive à ses moindres gémissements, elle devint pour lui plus qu'une femelle. Il en ressentit un embarras inexplicable.» (Agaguk : 342)*

La transition entre l'une et l'autre phase est assurée par l'intrigue policière. Celle-ci forme une espèce d'arcade romanesque dont le meurtre de Brown constitue le premier montant, et dont l'affrontement entre Iriook et Scott constitue le second. Entre ces deux mondes se produit la transformation d'Agaguk, qui correspond à une liquidation symbolique – et mutilante – de son passé.

Iriook triomphe d'Agaguk mais aussi de la tradition esquimaude millénaire. Le décentrement de la narration vers Iriook transforme aussi la typologie romanesque. Le roman adopte une tournure plus volontiers psychologique.

Le deuxième roman du cycle indien *Tayaout, fils d'Agaguk* (1969) montrera les limites et le «danger» du progrès. Le troisième volume de la trilogie esquimaude *Agoak, l'héritage d'Agaguk* suit une évolution-involution surprenante. Agoak, petit-fils d'Agaguk et fils de Tayaout est un jeune homme plein de promesses. Il s'est bien adapté à la vie moderne, il a obtenu un emploi de comptable à la banque des Blancs, ses patrons lui font confiance et, de sa propre initiative, il a même appris à se servir d'un

ordinateur. Judith, sa jeune épouse l'aime mais leur vie bascule. Agoak évolue à rebours du cheminement d'Agaguk: son comportement dégénère, il passe de l'homme évolué à l'homme cruel et sans morale.

Dans les livres de Thériault, le bestiaire, mis à part son emploi réaliste et même naturaliste dans les détails, a aussi un rôle symbolique, lié au totémisme. Il est peut-être moins significatif dans les récits trop symétriques de *Mahigan* (homme-loup), de *Kesten* (cheval), de N'Tsuk (loutre), que dans le singulier combat nocturne d'Agaguk avec le Grand Loup blanc, qui représente à la fois le vent, l'*agiortok*, l'hystérie arctique, le totem ancestral, la figure paternelle mutilante, le «vieil» Agaguk:

*«Le loup blanc n'était pas un animal de la toundra. Il n'était pas une bête de la nature. Il était quelque mauvais esprit, un agiortok, venu harceler Agaguk.»* (Agaguk : 202)

*Ashini* est le livre-testament épique de la fin d'une race. Ce Montagnais a assumé toute l'histoire et toute la vocation de son peuple. Il meurt d'avoir crié vainement dans le Grand Nord auprès du Grand Chef Blanc qui n'a même pas reçu son message écrit de son propre sang. Il meurt d'avoir crié en vain l'honneur du peuple montagnais auprès de ses congénères indifférents. Au risque d'abuser de citations dans cette partie de notre étude, nous offrons aux lecteurs des fragments plus longs des livres de Thériault, de ceux qui font l'essence de sa poésie nordique et qui expliquent les ressorts du romancier à aborder l'épopée des Premières Nations du Canada. Attachés à leurs traditions, les Amérindiens et les Inuits, s'ils ont été ancrés dans leur territoire pour être, au fur et à mesure, désancrés par les nouveaux-arrivés, n'en ont pas moins la tête dans les étoiles. Voici quelques séquences de cette révolte sacrificielle de l'*Ashini* de Thériault:

*«J'obtiendrais des Blancs qu'on nous concédât toutes les régions entre le lac Attikomak et les chutes de Hamilton. Ce serait bien assez pour tout mon peuple!*

*Ensuite j'irais comme le messie dont parlent les Blancs, prêcher chez les bourgades, chez les réserves, à chaque groupe transfuge des miens. Je leur montrerais le pays libre et bien à eux, intouchable à perpétuité par tout autre que les descendants de la grande race abénaquise.*

*Je ramènerais dans ces parages les familles entières qui habiteraient ensuite chaque tournant de vallée, chaque pointe de lac, chaque berge de rivière où croissent les bonnes herbes odorantes.»* (*Ashini* : 38)

Ou bien:

*«Ils n'ont même plus la langue, consolatrice, rythmée et magnifique, sorte de bouée, sorte de phare. Même la langue disparaît pour être remplacée par celle des Blancs. (..) sans sa langue, dis-moi, que devient un peuple?» (Ashini : 45-50)*

Ou encore:

*«Je me souviens de l'écorce. C'était un temps où les échos ne répondaient qu'en notre langue. Le temps des foulées fraîches où les hommes réfléchissaient autour du feu.» (Ashini : 59)*

Ou enfin:

*«De la porte de la maison, que voient les gens des réserves? Sinon pauvreté semblable à la leur, sinon haillons semblables aux leurs. Sinon la crasse de la dégénérescence, sinon le rachitisme de leurs enfants mal nourris.» (Ashini : 45)*

Tout le roman est traversé par le thème récurrent de l'importance de la prise de parole, même au-delà de la tombe. Cette voix qui parle au conditionnel dans trois des passages cités au-dessus, dis son espoir de l'impossible et la scène finale du suicide touche à l'absurde par le comble de l'ironie soulignant ce dialogue des sourds entre le plus fort qui opprime le plus faible. C'est au fond l'impuissance apparente de l'homme à changer le cours de son destin et celui des siens. Mais son choix lucide et courageux est déjà une mise en garde:

*«J'ai accroché, au sommet du poteau de bois blanc la bride du harnais d'aiselle que je m'étais fabriqué. (..)*

*Puis avec un couteau, j'ai tranché l'artère de mon poignet droit, et vite ensuite celle du poignet gauche. (..)*

*En un flot rapide, dans le matin blême, toute la vie s'était écoulée de mon corps. (..)*

*Mais j'ignorais alors que je mourais petit à petit, pendu à ma croix nouvelle, que pas un de mes messages n'était parvenu au Grand Chef Blanc.*

*Et que sur le certificat officiel de décès, l'on inscrirait, dernier opprobre:*

***Ashini Montagnais 63 ans***

*Suicide dans un moment d'aliénation mentale.» (Ashini : 98)*

L'Épilogue nous transmet le testament d'Ashini d'au-delà de ce monde,



comme pour fixer bien le sceau sur le sacrifice douloureux et inutile qui ne peut pas changer l'ordre du monde mais qui peut faire son réquisitoire:

*«Il s'est fait un noir profond d'où je suis sorti dans la lumière immense. Au côté de Tshe Manitout le bienfaisant, j'habite maintenant au-delà de la vie, les Terres des Bonnes Chasses.*

*J'y ai retrouvé tous ceux des miens morts avant moi. J'ai la faveur de tous les manitout du Tshe Manitout divisible et infini, pour avoir mené au nom de mes tribus un combat héroïque et sans issue.»*

(Ashini : 99)

Ce roman est l'effet final de toute une suite de variations sur un même thème. On a conservé sur microfilm à l'Université du Québec à Trois-Rivières dans Le Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1966 le manuscrit d'une radio-théâtre original, intitulé *Péjano* (30min), réalisé par Jean Guy Pilon, un texte qui date de 1958 et qui nous fait découvrir avec surprise à peu près le même genre de suicide exemplaire, un texte où le Narrateur (Thériault même) est impliqué en tant que scripteur. Voici un fragment du début de cette pièce radiophonique:

*«Narrateur: Boisvert, Paré, Amyot et moi, on avait loué une ligne de trappe du gouvernement, plus haut que la Bastalong, jusqu'à la pointe de la Baie James.»* (extrait du volume *Yves Thériault et l'Institution littéraire québécoise, Institut de Recherche sur la culture, 1984, 143*)

Descriptions des lieux de trappe des Sauvages, le langage coloré des pêcheurs Québécois: En tout cas c'est pour vous conter l'histoire d'un Sauvage, un dénommé Péjano... J'voulais que vous vous mettiez ben la place, pis le climat,, pis not' ouvrage en tête... Pour que vous compreniez mieux...» puis à imaginer le don du conteur et le plaisir d'écouter que peut ressentir le radiospectateur. Le noyau de l'histoire est le même que dans le roman *Ashini*:

«Amyot: C'est en français...

Narrateur: Lis!

Amyot: (Lit) «Mon peuple sera libre. Dis au Grand Chef Blanc de venir me rencontrer»... (Pause)... signé: Péjano...» (ibidem. 145)

À travers un tel document on peut, de même, reconstituer tout le mécanisme du théâtre radiophonique et la manière de transmettre le message de la pièce par le son, le bruitage (encastré dans les didascalies) produit par un bruiteur, par le dialogue et par la lecture du texte descripteur.

Ce qui est aussi à remarquer, c'est la langue employée, les québécoismes

qui donnent de la vraisemblance au discours du narrateur pour ne plus mentionner les connotations socio-historiques du texte écouté. Dans ce mimotexte radiophonique le dénouement est le même que dans le roman *Ashini* qui réitère ce thème de la quête de la liberté, le respect de l'identité. La répétition du message écrit avec quelques variations de plus en plus fermes marquent le désespoir d'un peuplé négligé par l'histoire des Blancs:

*«Boisvert: (Lit) Mon peuple a le droit d'être libre. J'exige un palabre avec le Grand Chef Blanc. Dis-lui de venir.» (147)*

Malgré la simplicité de ce texte des débuts radiophoniques de Thériault, on peut s'imaginer la tension dramatique créé par un tel texte, assez osé pour l'époque.

Procédons à un flash-back biographique pour revenir au style et à la maïeutique de l'oeuvre, ce style naïf qui fait le charme d'un écrivain comme Thériault, que nous avons appelé self-made man, dans le titre de cette dissertation. D'ailleurs, dans *Textes et documents*, Thériault mentionne qu'il a toujours regretté «la pureté littéraire» qui était la sienne au moment où il écrivait *Contes pour un homme seul*:

*«J'étais hors de tout milieu littéraire, inconnu de tous ou à peu près, je n'avais aucune véritable renommée et j'écrivais, pour ainsi dire, comme l'oiseau chante, pour rien et pour personne. Pour moi-même. C'est ce que j'appelle pureté. Il est dommage qu'inexorablement l'on doive la perdre un jour.»*

Yves Thériault, l'homme des paradoxes et des coïncidences a su percevoir l'enchevêtrement du rythme de la grande nature avec ses paysages sauvages et rigoureux – toundras, taïgas, rochers décharnés, vents, tempêtes, froids extrêmes, neiges et banquises traîtresses, cîmes inaccessibles et du rythme de l'humain. Celui qui a si bien tâté le pouls de cet enchevêtrement savait que dans le Grand Nord ce qui comptait était la grande confrontation avec Elle:

*«Écrire, c'est un peu comme construire une maison. Là-dedans, t'as des êtres humains, des décors, des forêts, des champs de blé... On a dit que j'étais un écrivain de la nature. Peut-être. Mais c'est pas un choix qui est animal. Je n'aime pas la ville. Comment pourrais-je émotivement situer un roman dans la ville? J'ai cette plaisance de la forêt, de la nature. J'aime rester deux heures assis à regarder un torrent... La nature a un rythme similaire à l'homme. Elle dépend de ses saisons, de sa chaleur, de son froid, de sa croissance, de son épanouissement. La terre est elle-même une chose extrêmement*

*complexe. Tu ne peux pas rester indifférent devant cela. Bien sûr que j'ai d'ondes. J'en suis très fier. Je vais laisser à d'autres le soin de s'occuper des bourgeois, de la grande ville et des autoroutes. Moi, je vais m'occuper de l'humain avant tout et toujours, autant que possible, dans la nature. Parce que c'est là, je crois, devant les forces de la nature, que l'être humain donne sa mesure – du moins mon choix d'être humain.» (Jean Royer, 299)*

Mécanicité et émotivité à la fois, l'écriture a été pour Thériault, connaissance et compassion humaine.

### **BIBLIOGRAPHIE :**

- Thériault, Yves, *Aaron*, Institut littéraire du Québec, Typo, Montréal, 1995.  
Thériault, Yves, *Agaguk*, les Editions du dernier havre, Montréal, Québec, 2003.  
Thériault, Yves, *Ashini*, Fides, Montréal, 1960.  
Thériault, Yves, *Contes pour un homme seul*, Ed. de l'Arbre, BQ, Montréal, 1993.  
Thériault, Yves, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Typo, Montréal, 1996.  
*Yves Thériault et l'Institution littéraire québécoise*, Institut de Recherche sur la culture, 1984 (143).  
Royer, Jean, *Romanciers québécois / Entretiens*, Typo, Ed. de l'Héxagone, Montréal, Québec, 1991.